

Penser la communication : d'une critique des prémisses cybernétiques vers une utopie

par Trudel Dominique « dominique.trudel@umontreal.ca »
Langage, Organisation et Gouvernance - Université de Montréal

Cette communication interroge les prémisses épistémologiques et ontologiques issues du paradigme cybernétique et propose une critique des conceptions de la subjectivité et de la société qui s'y rattachent. Cette critique mène à la formulation de contre-propositions inspirées par les travaux du philosophe Cornélius Castoriadis.

Mots-clés : Castoriadis, épistémologie, histoire, ontologie, société, sujet (philosophie), théories de la communication

This paper explores some of the epistemological and ontological premises of cybernetics, formulating a critic against its conception of subjectivity and society. Some new basis are then proposed, most of them inspired by the works of philosopher Cornelius Castoriadis.

Keywords : Castoriadis, communication theory, epistemology, history, society, ontology, subject (philosophy)

Penser la communication aujourd'hui D'une critique des prémisses cybernétiques vers une nouvelle utopie

« Le rêve chemine linéairement, oubliant son chemin en courant. La rêverie travaille en étoile. Elle revient à son centre pour lancer de nouveaux rayons » – Gaston Bachelard.

À l'occasion du trentième congrès annuel de la SFSIC, j'aimerais revenir sur le chemin parcouru par la discipline depuis l'utopie cybernétique. Cette démarche me semble capitale dans la mesure où cette utopie, sans cesse répétée et réifiée, n'est plus utopique du tout, bien au contraire. D'un lieu autre à imaginer, la cybernétique est devenue un lieu commun dont on peut difficilement s'échapper, à moins justement de travailler en étoile et d'y revenir. C'est la démarche que je propose dans ce texte, soit de revenir sur les prémisses épistémologiques cybernétiques en constatant leur prolifique performativité scientifique et sociale, jusqu'à en faire une forme logique caractéristique du monde contemporain. Dès lors, le défi consiste à trouver le lieu particulier, la figure dissidente qui constitue, de fait, la véritable utopie. À ce titre, Cornélius Castoriadis représente l'idéal d'une vie et d'une philosophie dissidente et revenir sur son parcours parallèle constitue une forme d'hommage.

Dès la publication de *Cybernetics* par Norbert Wiener (1948), il est possible de constater ce qui caractérisera l'ensemble du paradigme à venir, soit la négation de la conception moderne – cartésienne dirons certains – de la subjectivité. En effet, Wiener, déçu par les ravages de la guerre, n'a plus confiance en le sujet moderne. Dans une optique de contrôle, il lui oppose un sujet informationnel, affirmant que « l'homme est automatisé dans 99% de ses comportements. Il vit sur des stéréotypes qui sont des mécanismes rigides » (Wiener, 1971 : 54). Ainsi, le rapport du sujet avec l'environnement n'est plus premier ou privilégié. Le sujet cybernétique est pleinement social, dans la mesure où la société est réduite à l'ensemble des échanges informationnels : « Information est un nom pour désigner le contenu de ce qui est échangé avec le monde extérieur à mesure que nous nous y adaptons et que nous lui appliquons les résultats de notre adaptation » (Wiener, 1971 : 48). L'utopie cybernétique se résume alors à l'adéquation entre le sujet informationnel et la société informationnelle dans laquelle il vit. Cette relation – qui révèle plus que jamais le mathématicien derrière le cybernéticien – en est bien une d'identité :

« Vivre efficacement, c'est vivre avec une information adéquate. Ainsi, la communication et la régulation concernent l'essence de la vie intérieure de l'Homme, en même temps qu'elles concernent sa vie en société » (Wiener, 1971 : 47).

Si Wiener se limite encore à tracer les grandes lignes d'un projet à venir, Gregory Bateson propose quant à lui des thèses plus précises sur ces nouveaux rapports entre le sujet et son environnement, tirant notamment les conclusions épistémologiques qui s'imposent. La conception batesonienne de la subjectivité s'érige sur une critique de Freud. La notion d'inconscient est reprise, mais dans un sens nouveau, celui d'une différence de degré de conscience « [...] comparable à la distinction entre vue perçante et vue floue » (Bateson, 1981 : 121). Dans l'orthodoxie freudienne, l'inconscient est en discontinuité avec le conscient, il est ailleurs. De l'un à l'autre, il ne saurait y avoir de communication, si bien que l'investigation de l'inconscient doit passer par le rêve, l'acte manqué ou le mot d'esprit, mais en aucun cas par des processus conscients (Roustang, 1997 : 332-342). Dès lors, ce n'est plus l'intériorité subjective et encore moins la glande pinéale qui est le lieu des processus subjectifs et des conflits psychiques. Poursuivant le chemin ouvert par Wiener et réglant leur compte aux quelques vestiges de vie intérieure qui subsistaient, c'est la société, comprise comme processus informationnel qui est désormais le seul lieu du sujet. L'apprentissage est la nouvelle mesure de cette détermination formalisée par Bateson selon une logique de niveaux. Bateson en distingue quatre, voire davantage : (1) Réflexes et conditionnement stimulus-réponse ; (2) Apprendre à recevoir des signaux ; (3) Apprendre à apprendre à recevoir des signaux ; (4) Réaménagement structurel/spirituel de la pensée (Bateson, 1981 : 137 ; Bateson, 1977 : 270-275). En d'autres mots, et c'est une thèse très bien démontrée par Céline Lafontaine (2004) dans *l'Empire cybernétique*, les perceptions et les significations ne sont plus le résultat des processus cognitifs internes, mais bien des éléments appartenant au contexte et à l'interaction même. Avec Bateson, c'est l'identité du sujet et de la société informationnels qui se précise, se définit et se performe.

L'ensemble de ces processus informationnels forment le méta-concept moniste de Bateson : l'esprit. Ainsi, dans *Vers une écologie de l'esprit*, Bateson (1977) risque plusieurs définitions du concept qui demeurent évidemment floues, puisque définir c'est cerner, formuler un intérieur et un extérieur, ce que ne suppose justement pas l'esprit. Alors Bateson se débat « avec esprit » et dira que c'est « l'ordre ou le modèle qui sous-tend l'univers » ou encore ce qui transcende la dichotomie entre forme et substance (Bateson, 1977 : 11-21). Dans cet effort, c'est bien le spectre de catégories oppositionnelles ou de dichotomies que Bateson tente d'éloigner à jamais, que ce soit forme/substance, intérieur/extérieur ou corps/esprit. Dorénavant, « tout est dans tout », toujours et partout. Évidemment, il est difficile d'imaginer une démarche plus absurde. Outre Céline Lafontaine, Lucien Sfez (1988) l'a souligné avec justesse et précision dans son classique *Critique de la communication* : « Cette totalité sans hiérarchie, cet autisme tautologique, je les nomme *tautisme*, néologisme qui condense totalité, autisme et tautologie. La communication se fait ici de soi à soi-même, mais d'un soi dilué dans un tout. Cette communication-là est donc celle d'un non-soi à un non-soi-même » (Sfez, 1988 : 92).

Mais bien qu'il soit facile de remettre en question ces thèses, il n'en demeure pas moins que leur prégnance est absolument extraordinaire, tant dans la théorie que dans nombre de pratiques et d'organisations. Céline Lafontaine (2004) propose par exemple une filiation entre le paradigme cybernétique et la pensée postmoderne. Sans statuer définitivement sur la thèse de cette filiation, force est d'admettre qu'elle semble a priori se vérifier dans quelques cas. Pierre Levy n'est-il pas l'héritier de l'utopie cybernétique ? Qu'est-ce que le cyberspace sinon le lieu d'échange informationnel le plus achevé qu'il nous est possible d'imaginer ? Levy, rappelons-le, décrit un nouveau monde peuplé de cybercitoyens planétaires vivant dans une démocratie fonctionnant à la manière d'un marché. C'est que le planétaire a compris, lui, que « Le monde n'a pas besoin de critique, le monde a besoin d'amour » (Levy, 2000 : 182). De la même façon, Manuel Castells (1998) et les multiples penseurs du « réseau », dans la mesure où le réseau exprime la totalité des rapports sociaux, semblent aujourd'hui réifier cette thèse de Wiener selon laquelle « [...] les messages sont eux-mêmes une forme de modèle et d'organisation » (Wiener, 1971 : 53).

Cette liste de filiations théoriques et idéologiques a depuis longtemps échappé à l'univers du texte pour tenter sa chance dans le social réinventé. Au Québec, la réforme actuelle du Ministère de l'Éducation reprend les thèses batesoniennes de l'apprentissage. L'élève ne doit pas seulement apprendre à lire et à compter, mais bien « apprendre à apprendre ». Le débat actuel entourant l'enseignement de l'Histoire illustre bien les déboires de cette réforme. L'Histoire doit dorénavant être enseignée dans l'objectif plus vaste d'une éducation à la citoyenneté. Tout événement violent ou politiquement incorrect – en d'autres mots, l'Histoire – est revisité, sucré, adapté quand il n'est pas carrément évacué du corpus. On propose d'aborder l'Antiquité en regardant Astérix, de comprendre l'empire romain en le comparant avec les États-Unis et de poser des questions d'examen aussi absurdes que révisionnistes : « Aurais-tu aimé être féministe à Athènes ? » (Favre et Rioux, 2007). Bref, la nouvelle Histoire, en version post-historique réformée, ne vise pas à transmettre de contenus éducatifs, mais

bien à fabriquer un contenant citoyen de la dernière mode idéologique. Pacifiste, féministe, ouvert, et surtout apte à communiquer, le nouveau cybercitoyen planétaire s'est maintenant trouvé une école.

Un fait est particulier à la réalisation de cette utopie : elle ne se présente jamais comme telle. Si les pédagogues socioconstructivistes ont gagné depuis longtemps déjà, ils présentent toujours leur approche comme une avant-garde persécutée et leur réforme comme une semi-victoire sur l'obscurantisme. C'est de cette même façon que les épigones de Wiener et Bateson poursuivent leur chemin. Toute critique est périlleuse car en s'opposant *de facto* à l'amour inhérent au projet, elle semble s'opposer également au progrès, être « réactionnaire ». C'est pourquoi la critique n'est plus suffisante depuis longtemps déjà et sert plutôt de supplément justificatif à la réalisation de l'utopie cybernétique. Il faut donc chercher ailleurs une véritable utopie.

À ce titre, c'est l'œuvre de Cornélius Castoriadis qui me semble la plus intéressante et en mesure d'offrir une conception du sujet et de la société absoute de conceptions cybernétiques. La pensée castoriadienne se structure entièrement autour d'une utopie, le projet d'autonomie que Castoriadis définit comme « [...] une société dans laquelle il est possible de penser, choisir, proposer une vérité à l'extérieur des institutions » (Castoriadis, 2002 : 175). L'autonomie prend donc la forme d'une quête sans fin d'émancipation, d'un souci démocratique radical de réinvention des institutions dont la société accepte pleinement la responsabilité originelle. Cette conception de l'autonomie est diamétralement opposée à celle proposée par Bateson qui la définit comme « [...] le contrôle de soi [...] [l'autonomie] est obtenue par la structure réursive du système » (Bateson, 1977 : 134). En d'autres mots, tandis que pour Bateson l'autonomie est le résultat d'un système, pour Castoriadis, c'est une *auto-position* créatrice qui invente des formes hostiles à la systématisation.

Le sujet castoriadien est intérieur, psychanalytique. Il n'est toutefois pas unitaire car l'inconscient – qui est ici entendu comme lieu radicalement autre – est un magma, une énergie en fusion. Ce magma ne peut être décomposé, c'est un lieu où s'affrontent les différentes instances du sujet humain : le Ça, le Moi et le Surmoi, autant de micro-sujets constitutifs du sujet et formant son fond psychique. En tant qu'instances subjectives autonomes, possédant un *pour soi*, ils n'ont cessé de créer des mondes et des buts qui leurs sont propres (Castoriadis, 1990 : 118). Ainsi, dans *Sujet et vérité dans le monde social-historique*, Castoriadis (2002) écrit : « L'unité (du sujet) en ce sens est l'unité d'un ring dont les boxeurs font partie sans pouvoir en sortir ou, encore mieux, l'unité d'un combat du début à la fin et avec toutes les parties prenantes, y compris l'arbitre et peut-être des spectateurs intérieurs » (201). C'est dans ce fond psychanalytique que réside la substance du sujet ; ce que Castoriadis nomme aussi l'imaginaire radical.^[1]

L'imaginaire radical est un concept central de l'architecture théorique de Castoriadis. Simplement, l'imaginaire radical est ce qui *fait être* : « Cette imagination vient avant la distinction du “ réel ” et de “ l'imaginaire ” ou “ fictif ”. Pour le dire brutalement, c'est parce qu'il y a imagination radicale [...] qu'il y a pour nous “ réalité ” et telle réalité » (Castoriadis, 1997, p. 228). L'imaginaire radical s'incarne toujours dans l'imagination de quelque chose, il fait surgir une première représentation à partir de rien. C'est la source indéterminée de création *ex nihilo*, « [...] ce soi qui se fait être sans encore être, c'est le Sans Fond, le Chaos, l'Abîme de l'être humain » (Castoriadis, 1997, p. 61).

En tant qu'être pour soi, le sujet castoriadien crée lui-même son monde propre objectif ainsi que ses limites. Dès lors, la notion cybernétique et probabiliste d'information n'a plus aucun sens dans la mesure où les limites du probable appartiennent à ce même monde propre. Voilà un argument fort, épistémologique et ontologique, que Castoriadis n'a eu cesse de répéter contre tout ce qui s'apparente à un déterminisme informationnel :

« L'idée même d'information implique l'idée d'un pour soi, de quelqu'un pour qui telle occurrence est information – ce qui déjà présuppose que l'occurrence a) doit être captée et b) transformée en quelque chose pour le sujet puis c) entrer dans une matrice de signification. Un mathématicien rencontre un autre mathématicien et lui dit : j'ai enfin pu démontrer que tout corps fini est commutatif. Cela aurait été une information il y a cent ans, ça ne l'est aujourd'hui que pour un élève de terminale, et ça ne l'est pas du tout pour la concierge (dans le cas général) du mathématicien. Il n'y a information qu'étant donné une base pour laquelle elle fait sens en tant qu'information, qui lui octroie son caractère d'information » (Castoriadis, 2002 : 66). « En particulier, il n'y a pas, à l'extérieur du vivant, des “ informations ”. La nature n'est pas pour le vivant un jardin où fleurissent des “ informations ” qu'il n'aurait qu'à cueillir : le vivant crée ce qui est, pour lui, de l'information, en donnant à “ X ” une forme et en investissant cette forme de pertinence, de poids, de valeur, de “ signification ” (...) » (Castoriadis, 1997 : 204).

Dès lors, sur un plan épistémologique, la théorie des niveaux d'apprentissage de Bateson est aussi solide qu'un château de cartes. Vrai, sensible, et psychanalyste, Castoriadis a compris cette douleur, cette condamnation d'un sujet qui n'apprend pas : « L'important et l'étonnant chez l'homme n'est pas tant qu'il apprend, mais

précisément qu'il n'apprend pas. Il fait et refait les mêmes absurdités, tombe et retombe dans les mêmes amours malheureuses, querelles ou échecs professionnels sans rien apprendre du tout » (cité par Lafontaine, 2004 : 80). Depuis une telle perspective, le rapport à l'Histoire par l'éducation (et non l'apprentissage) doit favoriser une réflexion qui ne relève pas de l'endoctrinement ou du révisionnisme. Il s'agit de privilégier le passage d'une Histoire ouverte où le vrai est relatif au social-historique, et ce, depuis un point de vue historique qui assume pleinement sa place. Il ne s'agit donc pas de discuter de notre hypothétique « amour » d'être féministe à Athènes mais bien de mettre en évidence l'absurdité d'une discussion normative sur des formes sociales-historiques incommensurables.

En ce qui concerne spécifiquement les sciences de l'information et de la communication, les thèses castoriadiennes conduisent à la reconsidération de trois idées fondamentales. En premier lieu, la conception générale du sujet héritée du constructivisme – dont le sujet-à-contrôler de Wiener ou le sujet-apprenant de Bateson constituent des exemples – doit laisser place à un sujet autonome et libre pourvu d'une vie intérieure authentique. En second lieu, la notion probabiliste et ontologique d'information doit être problématisée comme production *ex nihilo* d'un sujet qui pose lui-même les éventuelles limites des mathématiques probabilistes. En troisième lieu, la compréhension informationnelle de la société – dont le sommet est heureusement chose du passé – peut laisser place à des nouvelles formes imaginaires indéterminées, quelles qu'elles soient. Telle est l'utopie qu'il est possible de poursuivre avec Castoriadis, une rêverie proche d'un rêve – à l'image de l'information et de la communication – sauf pour l'essentiel.

BIBLIOGRAPHIE

Bachelard G., 1949, *La psychanalyse du feu*, Paris, Gallimard.

Bateson G., 1981, "Communication", pp. 116-144, in : Winkin Y. dir., *La nouvelle communication*, Paris, Éd. du Seuil.

Bateson G., 1977, *Vers une écologie de l'esprit*, Paris, Éd. du Seuil.

Castells M., 1998, *La société en réseaux*, Paris, Fayard.

Castoriadis C., 2002, *Sujet et vérité dans le monde social-historique*, Paris, Éd. du Seuil.

Castoriadis C., 1997, *Fait et à faire : Les carrefours du labyrinthe, tome V*, Paris, Éd. du Seuil.

Castoriadis C., 1990, "Pour soi et subjectivité", pp. 118-127, in : Bognoux D., Lemoigne J-L., Proulx S., dirs., *Arguments pour une méthode. Autour d'Edgar Morin*, Paris, Éd. du Seuil.

Favre M., Rioux C., 2008, "Les manuels de l'insignifiance", *L'Actualité*, pp. 50-52.

Lafontaine C., 2004, *L'empire cybernétique*, Paris, Éd. du Seuil.

Lévy P., 2000, *World Philosophie*, Paris, O. Jacob.

Roustang F., 1997, "Inconscient", pp. 332-342, in : Baladier C., dir., *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, A. Michel.

Sfez L., 1988, *Critique de la communication*, Paris, Éd. du Seuil.

Wiener N., 1971, *Cybernétique et société*, Paris, Union Générale d'Éditions.

[1] Ainsi, et en opposition au « Tout est dans tout » cybernétique, « [...] le psyché est dans le psyché et le vivant est dans le vivant », le psyché est une monade, tout simplement (Castoriadis, 1990, p. 121)